

MORSURE DU JOUR

Ma mère n'aime pas que je sorte seul. Elle n'est pas d'un caractère anxieux, sauf quand il s'agit de ma sécurité. Elle me répète sans cesse que le monde est un piège mortel. Ses avertissements ont fini par me convaincre : dehors, chaque ombre est une menace. Obéissant, j'ai grandi dans son ombre, sans jamais oser affronter le grand air en solitaire.

Ce matin-là, j'ouvre les yeux le premier. Les rayons du soleil venaient caresser mes paupières se reflétant sur les parois de notre abri. La glace scintillait, pure, après la morsure froide de la nuit. Il faisait beau, mais froid. Le souffle de la brise glissait entre les arbres, se mêlant à la lourde et régulière respiration de ma mère. Elle était encore allongée et je voyais son ventre se gonfler au rythme de sa respiration, lente et chaude. Elle dormait encore profondément. Je la voyais bouger légèrement : elle devait être en train de rêver de pêcher les poissons du lac ou de chasser pour me rapporter à manger. Avec toute cette neige, la nourriture se fait rare ces derniers jours, et son sommeil est son seul repos.

J'hésitai à aller me blottir contre son corps pour me réchauffer et continuer ma nuit. Mais l'appel du dehors était trop fort. Je voulais m'immiscer dans le jour naissant sans qu'elle ne s'en aperçoive. Juste une balade. Une heure de liberté, loin de sa surveillance constante. Je voulais lui prouver que je pouvais, moi aussi, sentir battre le cœur du monde sans trembler. Et qui sait ? Peut-être dénicherai-je de quoi manger, histoire de lui prouver que je suis déjà grand.

Je me suis levé avec une infinie précaution. Mes appuis étaient silencieux. Enfin, j'ai franchi le seuil. La neige fraîche scintillait sous les premiers éclats du jour. C'était enivrant. Ici, l'espace n'avait pas de limites, pas de murs, seulement l'horizon blanc qui m'appartenait enfin. Pourtant, sous cette couche de poudreuse, la forêt est déjà éveillée. Les animaux au loin sont de sortie : les oiseaux picorent la surface glacée, tandis qu'un renard polaire file entre deux rochers comme une ombre de givre. Plus haut, un écureuil bondit de branche en branche, libérant de petits nuages de poudreuse qui s'échappent des cimes pour s'évanouir doucement sur le sol. Chaque craquement, chaque frémissement résonne dans mes oreilles aux aguets. Un pas après l'autre, je me suis enfoncé dans le bois. Mes membres s'enfonçaient profondément dans la couche fraîche ; si seulement j'avais été aussi léger que les oiseaux qui sautillaient à la surface !

Le bruit de ma progression se perdait dans le sifflement du vent. Une chouette a hululé au loin, saluant le retour de la lumière. Elle aussi doit être heureuse de revoir le soleil. Les oiseaux s'envolaient sur mon passage. Ils n'avaient rien à craindre de moi, mais mon ombre sur la neige semblait les effrayer. Tant pis. Je ne cherchais pas de compagnie. Je cherchais le lac, cet immense miroir d'argent où le ciel

vient se baigner. Je sentais déjà l'effluve de l'eau libre et du poisson me chatouiller les narines...

Les animaux se faisaient de plus en plus nombreux autour de moi. Leurs mouvements, d'abord discrets, se multiplient à mesure que le soleil monte dans le ciel. C'est comme si toute la nature reprenait soudainement, très soudainement. Je sentais les odeurs de tous ces animaux qui se cachaient dans les fourrés. Je commençais même à avoir du mal à les discerner ; je ne suis pas encore assez expérimenté pour analyser ce mélange confus : une odeur de musc... et une autre, plus acide, que je ne connais pas.

Mais je ne faisais plus que les sentir, je les entendais. Je ne savais pas qu'il y avait autant d'habitants dans la forêt. Un instant, l'orgueil me gagne : peut-être étais-je plus discret et que c'est pour cela qu'ils osaient se balader autour de moi. Et d'ailleurs non, ils ne se baladaient pas, mais j'avais plutôt la drôle d'impression qu'ils me suivaient. Je pense d'abord que je pourrais peut-être en attraper un ! Quelle fierté si j'arrivais à rapporter un renard ! Ma mère me laissera ressortir à coup sûr ! Ma mère... j'ai encore le temps de pousser jusqu'au lac, rien ne presse.

Pourtant, un poids s'installe dans ma poitrine. La présence de tous ces êtres finit par me mettre mal à l'aise. Ils me talonnent vraiment. Un frisson plus glacé que la forêt remonte le long de mon échine. Aucun animal ne devrait me vouloir du mal, d'habitude, c'est de nous qu'ils ont peur... Je commence à avancer plus vite. Derrière moi, le rythme des battements sur la neige s'intensifie. J'accélère. Je cours, ce n'est plus drôle. Ce n'est plus un jeu. Leurs bruits sont maintenant lourds, saccadés, trop proches. Ils vont plus vite que moi. Du coin de l'œil, je me retourne rapidement. Ce que je vois me glace. Là, derrière les branches qui défilent, je discerne leur masse sombre. Une fourrure morte, posée sur des corps raides. Ils se tiennent debout. Sur deux pattes. Non... Sur deux jambes. Ce ne sont pas des animaux, mais oui, des humains.

Je vois au loin la lumière scintiller : la rivière que j'attendais tant me fait maintenant horreur. Je suis pris au piège. Ils m'ont coincé. Je me suis coincé. Je regarde derrière moi, ils sont là. Je me stoppe devant le vide glacé et je ferme les yeux. Mon cœur cogne contre mes côtes. Ils vont m'entourer et je suis perdu. Oh maman, pardon. Tu m'avais prévenu. Je me suis laissé bercer par ma propre confiance.

J'attends le choc, la douleur, la fin. Mais je n'entends plus leur pas. Des cris à la place, des gémissements de terreur. Puis, des grognements. J'ouvre enfin les yeux. Les humains ne sont plus des chasseurs, mais des pantins de chair en train de se faisant déchiqueter. Leur sang gicle sur ce pelage blanc. Ils sont impuissants et sanglants, devant l'ours blanc. Ma mère n'en fait qu'une bouchée.

